

Madame Suzanne PERNAUD (FERCHAUD)

EHPAD COS Jeanne d'Arc - 21 rue du Général Bertrand – 75007 PARIS

Téléphone : 01 53 86 05 70

Dossier de candidature au concours d'écriture en EHPAD (1^{ère} édition 2021)

« LES PLUMES GRISEES »

Titre du texte

Lettre à Hugo

complété par le poème « ESPOIR »

(extrait de « Le Vent qui lève » - S. FERCHAUD publié en 1957 aux éditions de La Revue
Moderne)

LETTRE A HUGO

Paris, le 29 août 2021

Cher Hugo,

Comme nous l'avions évoqué précédemment, je suis rentrée à l'EHPAD Jeanne d'Arc le 26 février 2020 juste avant le premier confinement. Alors que je découvrais le fonctionnement de cet établissement, dès le 10 mars, il a fallu que je m'adapte au confinement national c'est-à-dire à rester « confinée » dans la chambre avec interdiction totale des visites.

Lorsque vous m'avez parlé de ce travail sur l'espoir, je n'étais pas sûre de pouvoir y participer. Je ne pensais qu'à la petite semaine de vacances prévue du 14 au 21 juillet 2021. Enfin une petite période différente ! C'était pour moi la possibilité de prendre l'air et de renouer avec les vacances en famille.

La veille de rentrer à Paris, le 20 juillet 2021, je suis tombée et je me suis cassé le trochanter (presque le col du fémur). J'ai été opérée à l'hôpital le plus proche le 22 et je suis rentrée à l'EHPAD le 30 juillet. Cela me paraît difficile de parler d'espoir en me servant de ces événements récents.

J'ai plutôt envie de vous raconter une soirée du mois d'août 1956, il y a donc soixante-cinq ans.

J'étais dans le jardin de mon lieu de villégiature et je traînais avant de rentrer en ce dernier soir de vacances. La nuit commençait à tomber et je m'aperçus que le jour avait baissé et que je me trouvais entre chien et loup.

C'est dans un poème intitulé ESPOIR que je transcrirai ensuite ce que j'ai pu ressentir alors. ESPOIR rend compte de tous les sens éveillés en moi à ce moment-là.

Contrairement à mes habitudes de citadine où les rues sont éclairées le soir, il n'y avait alors aucun réverbère à l'alentour diffusant une lumière parasite. La douceur du soir s'est éloignée et je découvre le caractère oppressant que l'on peut ressentir dans les rues obscures. La première strophe montre l'oppression que je ressens surtout que je sais que c'est le dernier soir avant la fin des vacances d'été.

Dans la deuxième strophe, je suis impressionnée par l'absence de vent et de bruit. Le jardin où je me trouvais, était entouré de pavillons mais chacun a l'air d'être rentré chez lui et l'on n'entend pas les bruits de la vie courante. Seul un cri d'oiseau perce cette atmosphère accablante.

Dans la troisième strophe, je montre que la nuit pénètre tout. La répétition de « tout » marque bien l'impossibilité d'échapper à cette situation que je perçois comme suffocante voire hostile. Les jours de fin août commencent à se faire plus courts à l'approche de l'automne. Près de l'allée où je me trouvais, le bosquet dont la présence me rassurait habituellement a disparu de mon champ de vision, car sournoisement, « l'ombre dense s'insinue ». La répétition des « s » traduit le ressenti que j'éprouve : dans une certaine mesure, mes sentiments face à la progression de la nuit me semblent proches de ceux d'Andromaque que Racine lui fait comparer à des « serpents sifflant au-dessus de nos têtes ».

Je commence à avoir froid. Ce froid me fait frissonner. Je m'aperçois alors qu'il fait nuit noire et je distingue alors au loin une petite lampe qui s'allume. Elle me guide. Alors que tout se conjugait ce soir d'été pour accorder la priorité au désespoir, je découvre que la possibilité de sortir de cette situation angoissante existe.

Ainsi, je réagis dans les deux derniers vers. Je suis restée dans le jardin ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant et j'ai ressenti pour la première fois des sensations nouvelles. En effet, ce n'est pas cette souffrance qui l'a finalement emporté. Je fais confiance à mon souvenir et à mon expérience de toutes les beautés des autres jours : « je me souviens » et « je crois au lendemain superbe ».

Quand j'ai terminé ce poème, je suis revenue au début du texte et j'ai intitulé ce poème « ESPOIR ».

Si je raconte tout cela, cher Hugo, c'est que cette impression pénible liée à l'obscurité nocturne est toujours pour moi une réalité et quand je suis éveillée la nuit, un sentiment de confiance m'envahit et j'attends toujours avec ferveur le lever du jour.

Nous pourrions évoquer ce sujet lors de nos prochains échanges. Voici le poème « ESPOIR » évoqué plus haut dans ma lettre.

A très bientôt, cher Hugo.

Suzanne

ESPOIR

Je vis ce dernier soir d'été,
J'en capte chaque bruit,
J'en cueille chaque fruit,
Je le trouve âcre et sans gaieté.

Oui, ce soir m'imprègne et m'épie.
Aucun souffle ne le bouscule.
L'air aspire ses tentacules
De calme. Un seul oiseau pépie.

Tout s'envahit de retenue,
Tout s'obscurcit, tout se concentre,
Et le bosquet devient un antre
Où l'ombre dense s'insinue.

Déjà le froid pénètre l'herbe
Emprisonnant le noir qui vient.
Mais moi, je sais, je me souviens,
Je crois au lendemain superbe.

Paru en 1957